

par Dominique Fanal

C'était au tout début de mes activités de chef d'orchestre : dans les années 1980, je connaissais bien entendu le nom et le talent de Gabriel Bacquier, mais (plus motivé, à l'époque, par le vrai symphonique que par le lyrique) je ne l'avais vraiment jamais vu ni entendu (si ce n'est, vaguement, à la radio) auparavant - j'étais confortablement callé, ce soir-là, chez mes parents, au Mans, dans un fauteuil, devant la télévision, et je regardais, comme toujours, *Le Grand Echiquier*, la fameuse émission de Jacques Chancel, que d'aucuns tentent actuellement, en vain, de ressusciter...

Comme à Swann devant sa tasse de thé et sa petite madeleine, tout me revint soudain.

Ce texte plutôt intime, rempli d'émotions et d'anecdotes très personnelles, qui m'est « commandé » par Sylvie Oussenko, aurait-il pu servir de préface à son ouvrage ? Pas sûr... Peut-être s'agira-t-il plutôt, sous forme de « texte-annexe », d'un amoncellement de souvenirs, et je lui donnerai alors comme titre, modestement : « *Sur les traces de Gabriel Bacquier* ». Car c'est bien un parcours avec lui dont il s'agit, parfaitement chronologique, depuis un lointain *Grand Echiquier* dont il n'était pas l'invité d'honneur mais qui fut le sien tout de même, jusqu'à ces dernières années ...

Certains mélomanes, lors d'un concert, reconnaissent, à la première seconde, l'artiste qui les fera vibrer et dont ils se souviendront à vie ... On sent que l'on va assister à quelque chose d'exceptionnel. J'ai été personnellement bouleversé par d'inoubliables entrées en scène, qui marquèrent mon adolescence (et il ne s'agit nullement là de réaction fétichiste !...), et c'est justement l'entrée sur scène de Gabriel Bacquier, et « l'envoi » de sa première note qui, ce jour-là, à la télévision, dans *Le Grand Echiquier*, me tétanisèrent littéralement dans mon fauteuil.

Cette scène me revient, visuellement et auditivement, à l'esprit, elle s'impose à nouveau à moi, nettement, violemment, et je me souviens de sa force inattendue – d'autant qu'il s'agissait d'un *Grand Echiquier* en hommage à la basse italienne Ruggero Raimondi. C'était ce dernier qui était l'invité de la soirée. Ce n'était pas Bacquier ! Le baryton français devait être un des chanteurs que Raimondi avait souhaité avoir à ses côtés. Mais chaque chanteur invité, devait - différemment de Raimondi, omniprésent dans l'émission - n'apparaître que quelques minutes. Donc, depuis le début de l'émission, j'écoutais, parfois un peu distrait, les échanges verbaux - ou verbeux, convenus et pas toujours palpitants, entre Chancel et Raimondi, et je restais attentif aux airs interprétés par Raimondi, qui, je l'avoue, jouait, ce soir-là, de manière un peu molle, les étoiles éteintes – ou, du moins, ternies et fatiguées.

Et, soudain, on annonce Gabriel Bacquier.

Il entre sur scène dans un magnifique jeu de jambes, élégant, royal, incandescent, plus jeune et alerte que jamais, l'œil brillant et pétillant d'intelligence, et l'on ne voit déjà plus que lui. Toujours en marche, courant presque, il lance un coup d'œil, encourageant, décisif, moteur, au chef d'orchestre de la soirée, et il projette soudain, sans prévenir, avançant toujours, sa première note, comme un lance-flamme crache le feu : la note est grande, ample, fruitée, elle semble vous fondre sur le thorax comme si l'artiste était réellement, en chair et en os, sur scène devant vous, elle se dirige vers le fond de la salle, on l'entendrait presque taper contre les murs, rebondir, et vous revenir en écho ! Même par le truchement de l'écran et du haut-parleur limités d'un téléviseur de l'époque, vous ressentiez cela, vous pressentiez et « subissiez » littéralement ce choc physique ! Quel éclat, quelle entrée de jeu, quel grand art, il faut bien le dire – car si tout cela semble naturel, c'est aussi (et avant tout) tout un art, et un art contrôlé et savamment maîtrisé.

Un chef de chœur professionnel français, bien connu du petit milieu musical parisien, et beaucoup plus connaisseur de « chant lyrique » que moi-même (il est à l'époque le chef d'un des plus prestigieux chœurs d'enfants de la capitale), que je rencontre, quelques jours plus tard, dans un café du quartier Saint-Lazare, me confirme d'emblée, de manière colorée, mon impression : « *t'as vu le Grand Echiquier de Raimondi, l'autre semaine, ce n'est pas une gifle que lui a assénée Bacquier, c'est une vraie pâtée !...* »... Il y avait du vrai dans cette réflexion amusante : d'un coup, en quelques secondes, l'invité était devenu l'invitant, on avait presque l'impression (j'exagère si peu) d'avoir le Maître et l'élève - et, ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que le « Maître » était d'une génération plus âgé que le « disciple », si l'on peut dire, puisque Bacquier devait alors être à peine sexagénaire, et que Raimondi devait avoir quarante deux ans à peu près. Le quadragénaire, ce soir-là du moins, semblait fatigué et ne plus trop y croire, et accomplir une corvée - et notre quasi-sexagénaire de Bacquier redoublait de force, de superbe, de présence aristocratique et impériale. Et ce n'était pourtant (si l'on ose dire) que du Mozart. Ce n'était pas un air « fer-de-lance » à la Wagner ou à la Verdi ! Ce Mozart, à la télévision, ce soir-là, était comme tous les Mozart de Bacquier (je ne sais plus très bien s'il s'agissait d'un air des *Nozze* ou de *Don Giovanni*...) : profond et envoûtant, juvénile, habité, superbement « envoyé » ! Pas si loin (je le sais aujourd'hui, avec le recul) de ses premiers Mozart télévisés, historiques, ceux du merveilleux festival d'Aix lui aussi quasi débutant, fruit, à cette belle époque, de l'imagination d'un autre Gabriel (Dussurget), où Bacquier chantait aux côtés d'une Stich-Randall et d'une Berganza... Je le redis : après ces dix minutes à peine avec Gabriel Bacquier, la suite de l'émission (airs chantés par Raimondi compris) parut fade, commune, banale, lassante. Telle une baudruche soudain dégonflée. Incroyable et inexplicable phénomène en apparence. Je me suis d'ailleurs entretenu, depuis, de mon impression personnelle, avec de nombreux mélomanes et quelques artistes qui, tous, avaient connu une expérience similaire – et les mêmes sentiments - lors de cette émission.

D'ailleurs, non seulement l'apparition et les entrées en scène de Bacquier suffoquent à la première seconde, mais le souvenir vous en reste gravé dans la mémoire à jamais. Deux anecdotes, vécues personnellement ces dix dernières années, en disent long à ce propos. La première concerne un fait qui s'est produit quelques mois avant le mariage de Gabriel Bacquier et de Sylvie Oussenko et leur départ dans le sud, dans un restaurant bien connu de la Place du Château de Saint-Germain en Laye, jouxtant l'église Saint-Germain, ce monument très typé dont la façade évoque parfois, selon la lumière, une Eglise de la Madeleine en miniature. Nous nous apprêtions à tous déjeuner là. Gabriel Bacquier dut, à un moment, quitter la table. Et, derrière un pilier du restaurant, un homme d'un certain âge, assis à une autre table, l'interpelle soudain : « *pardon, Monsieur, ne seriez-vous pas Gabriel Bacquier ?...* ». Nous étions tous aussi interloqués qu'émus par cette question. Un client, dans un restaurant plein à craquer où tout le monde ressemble à tout le monde, reconnaît soudain Gabriel Bacquier, et lui rappelle même ses souvenirs, visiblement toujours incandescents et précis, alors que Bacquier n'a plus vraiment remis les pieds sur scène depuis des lustres : « *je vous ai applaudi dans tel Verdi, à tel endroit, telle année, et dans Pelléas aussi, à tel endroit, telle année* » Subjuguant ! De la même façon, alors qu'un chef mexicain allait diriger mon orchestre « Sinfonietta de Paris », un soir de l'été 2010, en l'église Saint-Augustin à Paris, Sylvie Oussenko et Bacquier, qui avaient décidé d'assister à ce concert, traversent à pied, bras dessus-bras dessous, la Place Saint-Augustin. Les apercevant sur leur passage protégé, un automobiliste ralentit, leur donne la priorité, les laisse passer. L'automobiliste suit des yeux le couple, et le scrute du regard. Soudain, il baisse sa vitre, et crie « *Eh !... Gabriel Bacquier, c'est bien vous n'est-ce pas ? Je me souviens : Don Juan à l'Opéra, tel mois de telle année, formidable !...* ». Bouche bée, j'assiste moi-même à cette scène

improbable, alors que je guettais mes amis sur les marches de l'église ! Je ne sais quel autre artiste (une Crespin sans doute, une Maria Callas, une Berganza peut-être, un Menuhin, un Weissenberg ?...) aurait pu être interpellé et reconnu ainsi, dans la rue, par un passant. Faut-il que la voix, la présence, le côté insolent de l'artiste sur scène aient marqué ainsi son public, laissant à chacun, dans les replis de ses souvenirs, cette empreinte définitive et immortelle. C'est cela, sans doute, que l'on pourrait appeler, comme je le nomme moi-même, l'... « effet-Bacquier »

C'est à cette époque, peu de temps après, que je revis Gabriel Bacquier, à plusieurs reprises, et pus véritablement échanger avec lui, alors qu'aux côtés de Michel Sénéchal, ce magnifique ténor de la même trempe que lui, de Sylvie Oussenko, et de quelques autres chanteurs, nous nous réunissions régulièrement, dans un hôtel particulier de l'île Saint-Louis, à Paris. C'est dans ce cadre que j'ai vraiment côtoyé et appris à connaître, concrètement, étroitement, régulièrement, Gabriel Bacquier.

L'homme était surprenant, car multiple. De la même façon que, sur scène, il ne *jouait* pas vraiment Don Juan, Golaud ou Falstaff, mais qu'il incarnait, *était* vraiment ces Don Juan, Golaud, Falstaff, ou n'importe lequel des personnages dans lesquels il entrait véritablement, et de la manière la plus protéiforme qui fût, il était, dans la (vraie) vie, le Bacquier joueur et plaisantant, le Bacquier un peu osé et « limite » que l'on décrit parfois, mais aussi - soudain, et sans crier gare - le Bacquier intelligent et perspicace, le Bacquier analytique, le Bacquier doué, sévère, réfléchi... un Bacquier « intellectuel » ! C'était aussi et surtout un homme simple, franc, sincère, désintéressé. Je pense qu'il n'aimait pas forcément tout le monde. Mais, quand il vous acceptait, qu'il vous appréciait, alors il vous adoptait littéralement, vous parlait en privé, faisait des allusions qu'il vous destinait prioritairement, vous murmurait, en réunion, un mot à l'oreille, vous écrivait des petits mots qu'il vous faisait parvenir sous la table comme « sous le manteau », vous disait des mots affectueux, il vous apprivoisait, oui - je le redis - il vous adoptait ! Et quand, sur le trottoir, nous nous saluions et nous séparions, il vous disait, dans un souffle : « *alors, quand est-ce que je te revois ?* »

Il fut, avec l'ami Sénéchal notamment, un ardent défenseur de la troupe lyrique en France. Il en parlait bien, brillamment, il émaillait son discours de nombreux exemples, et, au terme de ces activités qui avaient été les siennes, parlait de ce qu'il connaissait parfaitement. Il avait lui-même commencé sa carrière en Belgique dans une troupe, et il avait connu ce système de troupe en France, à l'Opéra et à l'Opéra Comique notamment. Avec tout ce qu'il racontait, il était évident que la renaissance d'une vraie troupe dans de grands théâtres lyriques en France ne pouvait être que bénéfique à tous les points de vue (au niveau artistique comme au niveau économique...). Il y eut une époque en France (c'était donc avant l'ère-Liebermann) où les grandes scènes parisiennes possédaient leur troupe, et cela fonctionnait, même si ces groupes n'étaient pas formés que de chanteurs de la vaillance et de la stature d'un Bacquier ou d'un Sénéchal. C'était un autre système que le système actuel, où la préparation d'un ouvrage se mesure davantage en mois qu'en semaines, avec de très grands noms du chant (un véritable *star-system* entretenu par agents, impresarii et autres managers), de haut niveau souvent mais pas toujours, pas toujours présents non plus, ni bien motivés ni à leur place, et immanquablement budgétivores (et jamais français pour la plupart), avec le plus souvent d'incroyables mises-en-scène imaginées par des « relecteurs d'ouvrages » portant leurs fantasmes en bandoulières, qui dénaturent souvent les opéras et font faire les pieds au mur aux chanteurs. Tout cela était évoqué (et dénoncé) par Bacquier (et par Sénéchal d'ailleurs) de manière posée et structurée, sans violence ni passion excessives, avec dans la voix, toujours, cet inimitable rayon de soleil venu de ses terres natales languedociennes. Etant présent aux réunions, je ne pouvais que souscrire (modestement) aux théories de Bacquier et de Sénéchal, car j'avais découvert (bien tardivement, moi) les secrets et les avantages de la troupe lyrique, cela en Pologne,

à l'Opéra de Silésie, au Grand Théâtre de Bytom où, au printemps 2007, le grand ténor polonais Wieslaw Ochman fêtait son jubilé (c'est-à-dire qu'il commémorait là le cinquantième anniversaire de son premier opéra, chanté à Bytom), avec au programme rien moins qu'une dizaine d'opéras qu'il mettait en scène, présentés en deux semaines !... Il m'avait invité à diriger là une *Traviata*, et, pendant ma semaine à Bytom, j'ai pu assister à deux représentations remarquables de *Don Giovanni* et d'*Eugène Oneguine* – et ces trois opéras, « ma » *Traviata* comme les deux autres, et comme tous ceux qui suivirent dans le cadre du même « Jubilé Ochman », étaient donnés par la même troupe. Hormis deux ou trois grands noms venus de Varsovie, tous les rôles étaient tenus par les composantes d'une même troupe permanente et formidablement constituée. Il était incroyable de voir tel baryton tenir un rôle-titre le dimanche, et un rôle secondaire dans un autre ouvrage le surlendemain, et dans un autre opéra encore à la fin de la même semaine. Cela provoque un effet étonnant. Chaque chanteur vous devient familier (et l'on voit d'ailleurs « l'esprit de famille » qui les unit tous), et il est étonnant de constater le professionnalisme complet, parfaitement aguerri, de ces artistes volant de rôle en rôle. Et tout est admirable, tout est parfaitement réglé, chacun a ses habitudes, les ouvrages sont montés en deux répétitions (même cette *Traviata* !...), et tout marche admirablement, puisque tout le monde connaît tout le répertoire. Et l'on peut me croire, cela n'avait rien à voir avec la représentation terne et démodée d'un opéra de province ou d'un quelconque *Alcazar* poussiéreux de ville thermale !...

Malheureusement, malgré la présence de Bacquier et de Sénéchal dans cette affaire, aucune troupe ne put ressusciter à Paris ni ailleurs chez nous.

J'ai revu Gabriel Bacquier quelques années plus tard, après son installation avec Sylvie Oussenko à Pézenas, ville splendide et miraculeuse où flotte toujours le souvenir de la compagnie de Molière (quand on parle de troupes...), tout près de son Béziers natal. Ce n'est pas qu'il ait adoré cette région (il y avait nettement trop chaud), mais on lui avait fait là des propositions apparemment alléchantes, et puis les choses se sont vite essouffées. En cause, de petites luttes intestines entre décideurs nombrilistes souvent, incompetents parfois, qui, si souvent, desservent la province, sans pour autant épargner nos capitales. Mais il eut le temps de donner là, à Pézenas, à la Toussaint 2010 (j'y ai assisté) une classe de maître pour jeunes chanteurs, qui se tenait, sous le chapeutage de *Pézenas enchantée*, chaque jour, dans le cadre de l'émouvante église Sainte-Ursule, sise rue Henri Reboul, cette jolie voie bien restaurée montant de la vieille ville au Théâtre de Verdure (où, les bonnes années, vous pouvez applaudir Michel Bouquet dans *Le Roi se meurt*...). Et, lors de ces *masterclasses*, il y avait vraiment de quoi être impressionné. Car, là, concrètement, l'amour viscéral de Bacquier (à près de quatre vingt dix ans encore) pour le chant et les grands rôles était toujours bien vivace, et évident. Non seulement il savait tout, connaissait tout de tous les rôles que lui apportaient les participants stagiaires (y compris les rôles n'appartenant pas à sa tessiture), ayant en tête chaque note, chaque nuance, chaque mot, mais il avait senti et expérimenté le sens de chaque détail, les sens cachés ou secrets sous-tendus par les inflexions du mot ou de la musique, et la psychologie pleine et entière - parfois un tantinet cachée - de chaque personnage était devenue naturellement sienne. Il y avait parfois là des étudiants qui n'avaient pas forcément grand-chose à faire dans ce style de stage, n'ayant pas les qualités nécessaires à une bonne carrière de soliste lyrique : voix, physique, présence quelconques, technique insuffisante parfois, solfège aléatoire. Mais il y avait une majorité de jeunes gens de grande qualité : de forts gaillards habitués au répertoire verdien, de belles voix classiques et mozartiennes, des corps plus fluets aux ambitions plus baroquisantes, et puis de jeunes femmes remarquables - il me revient notamment en mémoire une grande et élégante jeune chanteuse brune et stylée venue de Nîmes, dotée d'une magnifique voix de mezzo (de cuivre

et de bronze, comme disent nos nouveaux critiques), qui chantait admirablement bien la Dalila de Saint-Saëns. Un valeureux garçon chantait aussi l'air du Toréador de *Carmen*, et un autre encore, venu des pays de l'Est, chantait les grands airs de Verdi. Tout cela, à moi, me paraissait fort satisfaisant, et même digne d'une belle scène parisienne (tant et si bien que, à la suite d'un désistement inattendu, j'engageai l'un d'eux, en soliste, quelques mois plus tard, pour un Requiem de Verdi à la cathédrale de Sens !...). Mais, à Gabriel Bacquier, cela ne convenait pas forcément. Ce qu'il lui était difficile d'accepter, c'était le soliste qui, malgré ses capacités et sa technique, ne va pas au fond des choses. Il ne supportait pas l'à peu près, ni le rôle pas assez compris ni assumé. Et, là, il devient grandiose, Bacquier, il redevient le grand interprète qu'il a toujours été, et un artiste intelligent : il arrête l'élève, et lui fait comprendre, dans un style souvent des plus colorés et un langage un peu vert, qu'il ne va pas au bout de son rôle, qu'il n'a pas compris, qu'il n'a pas perçu tout ce que tel ou tel mot recouvre. Telle note n'est pas assez accentuée, tel ralenti pas assez marqué, tel crescendo pas assez démonstratif, telle liaison pas assez respectée, tel R pas assez roulé, telle consonne pas assez sonore, telle voyelle pas assez projetée. Il ne comprenait pas, et ne pouvait accepter, que de tels jeunes artistes, à leur âge - celui de l'enthousiasme et du potentiel physique - ne puissent à ce point rendre le brillant d'un air, la volupté d'un aigu, la sensualité d'un ralenti, l'étrangeté d'une situation, le modelé d'une modulation, le mystère d'un sentiment. Et, alors, Bacquier, qui jamais n'élève la voix, se met à s'enflammer, à gesticuler sur son tabouret, et – grand moment – il montre ce qu'il veut entendre, coupe la parole au jeune stagiaire, et chante à son tour ce que le jeune vient de chanter. Epreuve cruelle. Là, soudain, on est renversé. L'octogénaire a toujours tout ce qui, des décennies, sur scène, a subjugué les foules : d'abord une force, une ampleur, un volume vocal impressionnant (ceux que ces jeunes impétrants auraient dû avoir naturellement), et puis ces couleurs variées, cette rondeur, ces inflexions sur tel ou tel mot, cette façon d'amener une nuance, un changement de ton, d'éclairage ou de tempo, une noirceur parfois qui clouent l'auditeur sur place. Mais tout cela est dit, montré, avec affection, avec gentillesse et bonne humeur. Les éclats de voix sont rares - cela dit, souvent justifiés. Mais tout se fait dans le plaisir de la musique et la bonne humeur – on est loin des classes de maîtres convulsives d'une Mady Mesplé, à l'agressivité légendaire, ou aux observations insultantes de certains professeurs égocentriques, celles d'une Schwarzkopf par exemple (une chanteuse soprano devenue déjà très professionnelle, qui se faisait suivre par la cantatrice allemande, me rapportait que celle-ci avait dit un jour, devant elle, à une élève, qu'elle « *chantait comme sa femme de ménage, mais qu'elle au moins savait faire le ménage* »). Non, bien au contraire, le ton de Bacquier était celui d'un Maître compréhensif, chaleureux, encourageant et charismatique, toujours affectueux.

Des mois plus tard, fréquentant régulièrement, pour des raisons familiales, les berges de l'Hérault, j'assistais (et aussi chaque été, plusieurs années de suite d'ailleurs) à d'autres cours que donnait Gabriel Bacquier à Pézenas, où il s'était finalement installé, chez lui, dans son admirable grand salon de l'Hôtel de Lacoste : on montait chez lui d'abord en pénétrant dans une sorte de basse antre médiévale où peintres, stylistes et autres bijoutiers exposaient leurs ouvrages, puis en gravissant deux étages de marches aussi hautes que peu régulières et épuisantes. C'est dans ce bel appartement que de jeunes chanteurs, en dehors, cette fois, de toute organisation officielle, venaient se faire entendre et cueillir ses conseils. Une pianiste les accompagnait, Sylvie Oussenko l'assistait. C'étaient là des cours de semblable texture qu'à Sainte-Ursule, sauf que peu de personnes y assistaient. C'était un peu privé. Quand je suis entré la première fois chez lui, dans ce salon de Pézenas, au milieu de cinq ou six étudiants, pour assister à ses cours, je fus plutôt surpris : il faisait très chaud, les fenêtres étaient grand ouvertes sur les cafés, les restaurants et les parkings de

Pézenas, Gabriel Bacquier, tournant le dos à ces fenêtres, était assis sur une espèce de strapontin, la chemise ouverte de bas en haut, les yeux hagards, en nage, et il faisait dans tous les sens des gestes bizarres à une jeune basse qui chantait Verdi, et ces gestes devaient signifier *allez, vas-y*, ou bien *va plus loin*, ou bien *pas tant*, ou bien *modère*.... Tout un art, qui s'apparente à celui du chef d'orchestre. Mais Bacquier était plus qu'un chef d'orchestre ou qu'un chef de chant : il montrait tout, suggérait tout, demandait tout et toujours plus. Et l'on se disait : *il a tout compris*. Il transpirait, étrangement, bien plus que l'élève. Et quand, le reprenant, il lui montrait comment il devait chanter, comment il *aurait dû* chanter – et interpréter, c'était une tempête, une apocalypse ! Il redevenait, des années après avoir quitté la scène, le plus grand baryton d'opéra du monde.

Puis la vie de Gabriel Bacquier (et, en même temps, son cadre de vie) changea du tout au tout : harassé de chaleur à Pézenas, ne supportant plus l'atmosphère étouffante de l'Hérault (sa terre natale pourtant), il ne pensa plus qu'à fuir le bleu du ciel languedocien et le jaune des plages de la Méditerranée : « *je veux voir du vert, des pommes et des vaches* », n'arrêtait-il pas de réclamer !

Donc, avec sa dernière épouse Sylvie Oussenko, décide-t-il de rejoindre le nord-ouest de la France, si possible une région calme, une retraite tranquille, loin aussi des « embarras de Paris »... Et c'est ainsi que l'on retrouve soudain le couple retiré dans une belle propriété normande, fleurie d'hortensias bleus et roses, tout près du célèbre port de Saint-Vaast-la-Hougue.

C'est là que nous le revîmes, plusieurs fois encore. Deux ou trois fois chez lui, au milieu de ces souvenirs de chanteur international, de ses vidéos parisiennes (de l'Opéra) ou new-yorkaises (du *Metropolitan*), entouré de ses dessins, croquis et peintures (car il était aussi un peintre doué !), égrenant ses souvenirs, mais sans amertume aucune. Puis c'est à l'hôpital de Valognes, tout près de là, que nous l'avons hélas vu, très amaigri, alors qu'il se remettait difficilement d'une pathologie pulmonaire hivernale, et c'est, enfin, à l'automne 2019, que nous lui rendîmes une ultime visite à Lestre : il paraissait bien, extrêmement vivace, mais, lorsque, après le déjeuner, nous l'avons vu s'éclipser discrètement, sans un mot, visiblement fatigué par la conversation, vers sa chambre, son bâton de pèlerin à la main, j'eus, je dois le dire, une étrange impression.

Un matin du printemps 2020, donc, Gabriel Bacquier, de retour chez lui, dévoré par une maladie sournoise, ne se réveilla pas.

Le monde de la musique a soudain perdu un de ses plus grands interprètes, un génie lyrique, un professeur marquant et décisif, en même temps qu'un de ses plus terribles enfants. Sale année : Christiane Eda-Pierre, immense artiste française venue des îles, Michel Trempont, beau baryton également, la regrettée (et quelque peu oubliée) André Guiot, notre « Mireille provençale », retirée dans le sud de l'hexagone, aux portes de la Camargue, allaient le retrouver, à la suite les uns des autres, au paradis des grands chanteurs disparus.

Dominique Fanal (avril 2021)